



**HAL**  
open science

## Relever le gant

François-René Julliard

► **To cite this version:**

François-René Julliard. Relever le gant : Aux origines d'une image iconique, le podium des Jeux olympiques de Mexico (1968). Siècles : Cahier du centre d'histoire " Espaces et cultures ", 2021, 51, 10.4000/siecles.8620 . hal-04193427

**HAL Id: hal-04193427**

**<https://hal.science/hal-04193427>**

Submitted on 1 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

## Relever le gant

Aux origines d'une image iconique, le podium des Jeux olympiques de Mexico (1968)

*Taking Up the Gauntlet: The Militant Origins of an Iconic Image, the Mexican Olympic Podium of 1968*

**François-René Julliard**

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/siecles/8620>

ISSN : 2275-2129

**Éditeur**

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

**Référence électronique**

François-René Julliard, « Relever le gant », *Siècles* [En ligne], 51 | 2021, mis en ligne le 11 janvier 2022, consulté le 18 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/8620>

---

Ce document a été généré automatiquement le 18 janvier 2022.



La revue *Siècles* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

---

# Relever le gant

Aux origines d'une image iconique, le podium des Jeux olympiques de Mexico (1968)

*Taking Up the Gauntlet: The Militant Origins of an Iconic Image, the Mexican Olympic Podium of 1968*

François-René Julliard

---

## Introduction

- 1 Le 16 octobre 1968, dans le stade olympique de Mexico, deux athlètes noirs américains lèvent un poing ganté de noir sur le podium du 200 mètres, tandis que retentit l'hymne national, *The Star-Spangled Banner*. Le geste de Tommie Smith et John Carlos devient rapidement iconique. Il demeure aujourd'hui l'un des symboles les plus emblématiques du mouvement des Noirs américains pour l'égalité et la justice, et plus largement de tous les mouvements minoritaires<sup>1</sup>. L'image est également l'une des plus célèbres du XX<sup>e</sup> siècle, à l'égal du drapeau américain élevé à Iwo Jima ou de l'homme devant les chars sur la place Tian'anmen. Néanmoins, sa présence dans l'imaginaire contemporain de la lutte politique noire et du sport dissimule le fait qu'elle est l'aboutissement quelque peu imprévu d'un processus d'affirmation contestataire des athlètes noirs américains. Ce processus débute près d'un an plus tôt sur les campus. Il a pour cadre plus général, d'une part, la crise politique que traversent les États-Unis à la fin des années 1960, d'autre part le mouvement protéiforme du *Black Power*, qui est lui-même un symptôme de cette crise.
- 2 Cet article se propose de retracer la genèse de ce processus, en montrant la continuité existante entre la mobilisation universitaire des athlètes-étudiants noirs, et la mobilisation sur la scène olympique. Il s'agit également de montrer en quoi le transfert de la scène universitaire à la scène olympique implique une diversification et une internationalisation des enjeux de la lutte. Cette internationalisation est fidèle à une tendance forte du *Black Power*, orienté vers une solidarité noire à l'échelle transatlantique. L'article s'appuie principalement sur plusieurs autobiographies des

principaux acteurs, dont celles de Tommie Smith et de John Carlos, publiées ces dernières années, ainsi que sur la consultation du fonds Avery Brundage de l'université d'Illinois (Urbana-Champaign) majoritairement composé d'archives de presse.

- 3 Nous évoquons d'abord la manière dont la « révolte de l'athlète noir » prend forme et se diffuse au sein d'universités elles-mêmes en proie à une forte poussée critique et anti-institutionnelle. Cette révolte se donne par la suite un nouvel objet, le possible boycott noir des Jeux olympiques de Mexico (12-27 octobre 1968). Une fois ce projet de boycott abandonné, l'initiative individuelle supplée à la démobilisation collective. Dans un dernier temps, nous analyserons le geste de Smith et Carlos et les symboles qu'il véhicule, avant de conclure sur les réactions que ce geste suscita. Les deux athlètes, aujourd'hui largement considérés comme des héros courageux de la lutte contre le racisme, furent à l'époque mis au ban de l'olympisme. Leur geste provoqua des réactions contrastées, loin du consensus actuel.

## ***Black Power* et « révolte de l'athlète noir »**

- 4 Le geste de Smith et Carlos s'inscrit dans un contexte militant spécifique, que l'on résume généralement par l'expression « *Black Power* ». Davantage qu'un mouvement politique aux contours bien déterminés, il s'agit d'abord d'un slogan lancé en 1966 par le leader noir Stokely Carmichael. Nébuleuse complexe, le *Black Power* mêle aspirations révolutionnaires et visions plus électoralistes de la conquête du pouvoir. Il ouvre une nouvelle phase de la lutte des Noirs américains pour l'égalité et la justice, après que le mouvement des droits civiques a obtenu la déségrégation des lieux publics (*Civil Rights Act*, 1964) et l'interdiction des discriminations raciales dans l'exercice du droit de vote (*Voting Rights Act*, 1965). Outre l'exigence de redistribution du pouvoir politique, les militants du *Black Power* revendiquent la reconnaissance d'une identité noire, dans le cadre d'une nation qui se découvre multiculturelle<sup>2</sup>. Enfin, et bien qu'il ne faille pas opposer à l'excès les deux phases, le *Black Power* constitue une rupture par rapport au mouvement des droits civiques, rupture qui exprime une crise du leadership noir. Sur le plan sociologique, il traduit un processus d'autonomisation des organisations étudiantes vis-à-vis des autres organisations qui composent le mouvement des droits civiques<sup>3</sup>. C'est pourquoi les campus universitaires sont l'un des terrains d'élection du *Black Power*<sup>4</sup>. L'une des manifestations inattendues de ce mouvement est ce que son principal instigateur, Harry Edwards, a appelé la « révolte de l'athlète noir<sup>5</sup> ». Cette « révolte » naît à la rentrée de septembre 1967 sur le campus de l'université d'État de San José (San Jose State College, aujourd'hui San Jose State University), en Californie, dans cette région de la baie de San Francisco où la dynamique d'expansion du *Black Power* est la plus forte. Harry Edwards, jeune enseignant noir de 25 ans, auréolé d'un master de la prestigieuse université Cornell, y enseigne la sociologie, plus précisément la sociologie des relations raciales (« *Racial and Cultural Minorities* »)<sup>6</sup>. Lui-même ancien athlète universitaire – il a pratiqué le lancer de disque et le basketball –, il organise un meeting, avec l'aide de l'un de ses étudiants, Ken Noel. Plus de sept cents personnes y assistent, dont le président de l'université. Edwards incite les étudiants noirs de San José à s'organiser afin d'obtenir des améliorations de leur condition au sein de l'université. Les étudiants noirs sont une petite minorité, dont la plupart (mais pas tous) sont recrutés grâce à des bourses sportives (c'est le système des *athletic*

*scholarships*). Il est donc logique que les relations raciales dans le sport soient l'un des enjeux de leur mobilisation.

- 5 Les nouveaux militants dénoncent le faible nombre de personnels d'encadrement noirs et de coaches noirs, et réclament un recrutement plus diversifié. De fait, l'un des principaux acquis de cette révolte est l'embauche de nombreux coaches assistants noirs par les universités<sup>7</sup>. Les étudiants demandent également l'ouverture des fraternités (*fraternities*) et sororités (*sororities*) universitaires aux Noirs, ainsi qu'un accès égalitaire aux logements universitaires. Ils utilisent une arme principale, le boycott. Ils s'interdisent d'affronter des équipes qui refusent de faire jouer des athlètes noirs. En effet, malgré la déségrégation des ligues professionnelles après la fin de la Seconde Guerre mondiale, certaines équipes universitaires continuent de ne faire jouer que des étudiants blancs. Ainsi, le match d'ouverture de la saison de football américain contre l'University of Texas-El Paso (UTEP), qui doit se tenir à San Jose, est finalement annulé par le président de l'université de San Jose, Robert Clark, qui craint un soulèvement racial. Clark, qui maintient un dialogue ouvert avec Harry Edwards et Ken Noel, s'attire à cette occasion les foudres de Ronald Reagan, le nouveau gouverneur de Californie, élu sur la base d'un programme hostile au mouvement étudiant<sup>8</sup>. Cette stratégie du boycott se diffuse et la mobilisation des athlètes-étudiants noirs concerne bientôt une quarantaine d'universités majoritairement blanches<sup>9</sup>. Le recours au boycott appartient classiquement au répertoire d'action de la lutte non violente, et spécifiquement à la lutte pour les droits civiques – il suffit de penser au boycott des bus de Montgomery (Alabama) de 1955-1956, qui révéla Rosa Parks et Martin Luther King au grand public, et contribua à la déségrégation des bus<sup>10</sup>. Une telle continuité dans les moyens employés illustre en quoi la frontière établie entre mouvement « classique » des droits civiques et mouvement du *Black Power* est parfois poreuse.

## De l'université aux Jeux olympiques, un engagement à l'issue incertaine

- 6 Lors d'une soirée chez Harry Edwards, le 7 octobre 1967, ce dernier fait une proposition plus ambitieuse, avec quelques athlètes, dont les sprinteurs Tommie Smith et Lee Evans qui font leurs études à San Jose et suivent ses cours. Ils suggèrent que les athlètes noirs boycottent les prochains Jeux olympiques qui doivent se tenir à Mexico à l'automne 1968 : l'*Olympic Project for Human Rights* (OPHR) est né. Un *Olympic Committee for Human Rights* (OCHR) est mis sur pied pour convaincre les athlètes noirs et donner forme au projet de boycott<sup>11</sup>. Le seul financement dont dispose l'organisation est le salaire personnel d'Edwards. Une fois émise publiquement, cette proposition trouve un grand écho médiatique et éclipse rapidement les boycotts de matches universitaires, sans que ceux-ci cessent pour autant de se produire au long de la saison 1967-1968. Contact est pris avec des athlètes noirs à travers le pays.
- 7 En 1967, l'idée d'un boycott noir des Jeux n'est pas complètement neuve : elle est soulevée en 1960 et 1964, par des individus trop isolés pour que le boycott devienne une réalité tangible. Le contexte politique particulier de la fin de la décennie change la donne : soulèvements massifs des quartiers populaires des villes américaines, dénonciation de la répression policière, opposition croissante à la guerre du Vietnam, mouvement étudiant forment autant de facteurs favorables au développement effectif d'un tel mouvement de contestation. En juillet s'était tenue la première *National Black*

*Power Conference*, à Newark (New Jersey). Un boycott des Jeux olympiques avait été évoqué, en signe de protestation contre le traitement réservé à Muhammad Ali, privé de son titre de champion du monde des poids lourds pour avoir refusé de s'enrôler dans l'armée pour aller combattre au Vietnam<sup>12</sup>. Quelques semaines plus tard, Tommie Smith avait indiqué à un journaliste qu'un boycott noir des Jeux était envisageable. Edwards a le sentiment que les temps sont mûrs pour donner corps à une telle idée.

- 8 Le boycott cependant n'est pas inéluctable : lors d'une conférence de presse à Los Angeles, en décembre 1967, Edwards pose une série de conditions. L'OCHR demande notamment la restitution de son titre à Muhammad Ali. Il exige aussi l'embauche d'un coach noir supplémentaire dans l'équipe olympique, dans la continuité du mouvement qui a pris forme depuis septembre 1967. L'enjeu du boycott dépasse la seule problématique raciale étatsunienne, puisque l'OCHR demande aussi le refus des États-Unis de participer à toute compétition à laquelle prendrait part l'Afrique du Sud, qui applique alors le régime de l'apartheid<sup>13</sup>. Le soutien apporté aux Noirs sud-africains donne à la mobilisation une dimension transatlantique et panafricaine. Or, par un concours de circonstances inattendu, le CIO (Comité olympique international) décide, peu de temps après (février 1968), d'accorder une invitation à l'Afrique du Sud, pourtant suspendue depuis 1963, pour participer aux Jeux olympiques de Mexico. L'OCHR condamne évidemment ce choix ; rapidement, une quarantaine d'États, dont l'URSS et trente-deux États africains récemment indépendants, menacent eux aussi de boycotter les Jeux. C'est véritablement à l'occasion de cette controverse que ces nouveaux États font leur apparition en tant qu'acteurs de la géopolitique olympique. Sous la pression de l'opinion internationale et devant la menace de voir son événement-phare tourner au fiasco, le CIO finit par reculer et retire son invitation à l'Afrique du Sud (avril 1968), au grand dam du président du CIO Avery Brundage qui considère que l'organisation s'est laissé dicter son attitude par des considérations extérieures à la question sportive.
- 9 Cette décision est ressentie de façon contradictoire par les athlètes noirs mobilisés : cette volte-face constitue à la fois une victoire et un puissant facteur de démobilisation. Il ne s'agit pas ici de détailler les hésitations et les soubresauts que connaît le projet, mais indiquons simplement que d'autres facteurs rendent le boycott de moins en moins probable à mesure que les Jeux olympiques se rapprochent : de nombreux athlètes acceptent mal la perspective de s'être entraînés pour rien, et considèrent que le boycott est un sacrifice trop grand. À une époque où le professionnalisme est proscrit des Jeux olympiques, la plupart des sportifs qui y participent ne le font que durant leurs études universitaires. C'est pourquoi, pour beaucoup, le boycott signifierait l'abandon définitif de l'espoir de participer un jour aux Jeux. Certains craignent aussi de s'attirer une mauvaise réputation et de compromettre ainsi une future carrière professionnelle de footballeur américain ou de basketteur. Certains enfin, selon Harry Edwards, ne percevraient pas, ou pas suffisamment, le racisme que dénoncent les porte-parole de l'OCHR, et ne voient donc pas de raison d'être au boycott. Lors de la *National Black Power Conference*, qui se tient à Philadelphie (28 août-1<sup>er</sup> septembre 1968), Edwards confirme finalement les rumeurs d'abandon du boycott qui avaient couru durant l'été<sup>14</sup>. Chaque athlète est laissé libre de ses initiatives à Mexico. Au-delà du monde du sport, le projet de boycott a divisé profondément la presse et l'opinion noires américaines, les Jeux olympiques étant historiquement un espace et un moment propices à la démonstration, par les performances accomplies, d'une excellence

sportive noire. Jesse Owens, le héros des Jeux de Berlin en 1936 et symbole de cette vision des Jeux, s'est d'ailleurs opposé au projet<sup>15</sup>.

- 10 En cette année 1968, la crédibilité du gouvernement de Lyndon B. Johnson s'effrite, la guerre menée au Vietnam étant perçue de plus en plus négativement par l'opinion publique américaine. L'offensive du Têt (janvier-février 1968), menée par le Front national de libération du Sud Vietnam, surprend l'armée américaine et ses alliés sud-vietnamiens. Elle contredit la croyance en une victoire américaine imminente<sup>16</sup>. Le climat politique tendu se dégrade encore dans les mois qui précèdent les Jeux olympiques : Martin Luther King est assassiné le 4 avril 1968 à Memphis, où le pasteur était venu soutenir la grève des éboueurs de la ville<sup>17</sup>. L'annonce de sa mort provoque une vague de soulèvements dans les grandes villes du nord du pays. Le sénateur Robert Kennedy, frère cadet de John Kennedy, est assassiné à son tour le 6 juin 1968. Favori pour recevoir l'investiture du Parti démocrate pour l'élection présidentielle qui doit se tenir en novembre, il était particulièrement populaire chez une partie des Noirs américains. À Mexico, la situation est également très tendue entre le gouvernement et les étudiants qui manifestent quotidiennement. Le 2 octobre, soit dix jours avant l'ouverture des Jeux, le gouvernement fait tirer sur les manifestants. Le massacre de Tlatelolco, dont il est difficile de connaître précisément le nombre de victimes, fait vraisemblablement plusieurs dizaines de morts<sup>18</sup>.
- 11 Les athlètes sont tenus dans une relative ignorance des faits qui se déroulent pourtant à proximité du village olympique. Tommie Smith et John Carlos, qui sont les favoris du 200 mètres, étaient des partisans résolu du boycott. Qualifiés lors des épreuves nationales de sélection (les *Trials*), ils décident finalement de se rendre à Mexico. Ils savent que pour obtenir une visibilité maximale, ils doivent monter sur le podium. C'est chose faite, le 16 octobre 1968 : Tommie Smith remporte la finale, battant le record du monde de la discipline (19 s 83). John Carlos termine à la troisième place, devancé par l'Australien Peter Norman. Même si Smith et Carlos n'ont pas livré exactement le même récit, tous deux affirment qu'ils ont eu l'idée de ce geste quelques heures seulement avant la course<sup>19</sup>.

## Un geste saturé de symboles

- 12 La mise en scène du podium de Mexico concentre en une image plusieurs symboles de la condition noire dénoncée par les athlètes. L'espace visuel est presque saturé de signes, tous liés au corps des deux hommes, et par extension au corps noir comme vecteur de signification. Il y a d'abord le poing revendicatif et la tête baissée, qui contrastent avec l'attitude corporelle traditionnellement adoptée sur un podium, où le regard se porte vers le drapeau national qui est hissé pendant l'hymne. La Charte olympique indique à ce propos : « Pendant que retentira l'hymne national (abrégé) du pays vainqueur, les trois athlètes et les spectateurs se tourneront vers les drapeaux<sup>20</sup>. » En outre, les athlètes américains ont coutume de poser la main sur leur cœur pour suggérer leur attachement affectif à la patrie et à ses symboles. Ici, au contraire, la tête et le regard se détournent du drapeau. Le poing levé a été l'objet d'interprétations diverses. La dépêche de l'agence *Associated Press* (AP), reprise par de nombreux journaux, affirme que le geste fait penser à un salut hitlérien<sup>21</sup>. Tommie Smith indique dans son autobiographie qu'il ne s'agit ni d'un signe de ralliement au *Black Panther Party* (dont ils n'ont jamais fait partie), ni au *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC),

l'association étudiante dirigée un temps par Stokely Carmichael<sup>22</sup>. Il indique qu'il ne s'agit pas davantage, à rebours de l'interprétation couramment retenue, d'un salut du *Black Power*, mais d'un « salut pour les droits de l'homme<sup>23</sup> ». Le poing levé est pourtant déjà un geste courant et un symbole d'affiliation militante chez les partisans du *Black Power* ; il constitue un signe de ralliement, dans les meetings et les manifestations par exemple. Smith lui-même avait suggéré un tel rapprochement au lendemain de son geste : « Le gant à ma main droite signifie le pouvoir dans l'Amérique noire<sup>24</sup>. »

- 13 Tommie Smith et John Carlos portent de longues chaussettes noires ; ils ont retiré leurs chaussures de marque pour suggérer la pauvreté de la majorité des Noirs américains, qui n'ont pas les moyens de s'acheter de tels biens. Les trois athlètes arborent le badge de l'OPHR. Smith porte un foulard et J. Carlos un collier, allusions aux lynchages par pendaison qui terrorisèrent les Noirs américains dans le sud du pays. Ces lynchages sont une réalité massive après la guerre de Sécession et jusque dans les années 1950<sup>25</sup>. Tommie Smith avait apporté une paire de gants noirs au cas où il aurait dû serrer la main d'Avery Brundage ; mais c'est finalement lord Burghley, marquis d'Exeter, membre éminent du CIO, qui remet les médailles. Smith partage sa paire avec John Carlos, sur une idée de Peter Norman. Enfin, contrevenant à l'étiquette olympique, John Carlos garde sa veste ouverte par solidarité, dit-il, avec la classe ouvrière de Harlem, blanche et noire, qui travaille de ses mains. Le sigle « USA » qui figure sur son maillot est volontairement recouvert et caché par un t-shirt noir<sup>26</sup>. Il reste cependant visible sur la veste. La place symbolique de Peter Norman, qui arbore un discret badge de l'OPHR, a également son importance en ce que l'Australien incarne la figure de l'allié par-delà la barrière de la couleur.
- 14 Il faut noter que dans un premier temps, le geste se heurte à une certaine incompréhension. C'est pour combler ce défaut d'intelligibilité immédiate que Smith et Carlos se livrent à un travail de communication. En schématisant, on peut dire que ce travail se fait principalement en deux étapes : d'abord dans les jours qui suivent leur geste, dans le contexte d'une forte sollicitation médiatique après la conflagration politique et symbolique que leur acte a provoquée ; puis, bien plus tard, dans leurs autobiographies rédigées dans les années 2000. On y trouve des analyses plus approfondies, plus systématiques, qui parfois contredisent l'interprétation première (ainsi du poing levé de Tommie Smith) ou investissent de significations des éléments qui ne semblaient pas en avoir (ainsi de la veste ouverte de John Carlos). Faut-il pour autant en déduire que les analyses plus récentes seraient « fausses » ? En quelque sorte, les deux athlètes deviennent des commentateurs de leur propre « œuvre », dans le cadre d'une interprétation ouverte. Les deux athlètes opèrent ainsi, dans leurs autobiographies, un retour réflexif qui enrichit *a posteriori* leur acte. En donnant à voir une action qu'ils analysent eux-mêmes comme une composition réfléchie et lourde de significations, ils continuent, près de quarante ans plus tard, à politiser leur action et à l'inscrire habilement dans le présent.
- 15 En son temps, la scène du podium suscite bien sûr de nombreuses réactions. Dans le stade de Mexico, de nombreux sifflements et huées se font rapidement entendre. La conflagration de l'événement est d'autant plus importante que les Jeux de 1968 sont les premiers Jeux d'été à bénéficier d'une retransmission extensive aux États-Unis, alors qu'en 1964 encore, seuls des spots d'une quinzaine de minutes, le soir, résumaient la journée de compétition<sup>27</sup>. En 1968, l'image tend à supplanter le texte, alors que jusqu'ici, le médium privilégié était le journal papier. La chaîne américaine ABC



acquiert l'intégralité des droits télévisés auprès du CIO. Les Jeux olympiques, dont l'audience est déjà mondiale, franchissent donc une étape cruciale. Ce sont environ quatre cents millions de téléspectateurs qui voient en direct ce geste. À l'image mouvante succède l'image fixe : s'il existe plusieurs photographies du podium, la plus célèbre et la plus diffusée est celle de John Dominis, photographe pour le magazine *Life*. Cette photographie prise en pied dissimule certains détails – le bas du corps, donc l'absence des chaussures – mais accentue la verticalité du corps de Carlos et surtout de celui de Smith, dont le bras tendu semble s'étirer jusqu'au bord supérieur de l'image.

- 16 John Carlos et Dave Zirin soulignent le contraste qui apparaît entre la réception de la presse internationale globalement favorable et compréhensive, et celle de la presse étatsunienne plus mitigée<sup>28</sup>. Au sein de cette dernière, beaucoup s'offusquent du refus de Smith et Carlos de regarder la bannière étoilée, ce que certains journalistes et éditorialistes considèrent comme un affront antipatriotique. Même la presse noire est partagée : plusieurs journalistes estiment que les Jeux olympiques ne sont pas la tribune idéale pour une telle démonstration, puisqu'ils avaient jusqu'ici été considérés comme une vitrine privilégiée pour des performances d'athlètes noirs, donc pour exposer aux yeux du monde une forme d'excellence corporelle. Parmi les athlètes noirs, le geste ne fait pas non plus l'unanimité. Certains prennent franchement leur parti, comme Jackie Robinson, le premier joueur noir à avoir intégré la Ligue majeure de baseball (1947). Quelques jours après ce geste, une contre-image plus patriotique s'impose : le boxeur noir George Foreman, qui devient champion olympique dans la catégorie des poids lourds, agite un petit drapeau des États-Unis sur le ring qui l'a vu triompher.
- 17 Avec ce geste, la trajectoire biographique des trois athlètes connaît une inflexion importante, marquée par de graves difficultés personnelles et professionnelles, résumées ici à grands traits. Sous la pression d'Avery Brundage et du CIO, le comité olympique étatsunien (USOC) exclut Smith et Carlos de la délégation et leur enjoint de quitter le village olympique. Ils sont, pendant un temps, espionnés par le FBI, qui les soupçonne à tort d'appartenir au Black Panther Party, et reçoivent de nombreuses lettres d'insultes et des menaces de mort. Peter Norman, le troisième homme, reçoit un simple avertissement de la fédération australienne d'athlétisme. Cependant, il subit une forme d'ostracisme, et n'est pas sélectionné aux Jeux olympiques de Munich (1972), malgré un classement lors des épreuves de qualification qui aurait dû le lui permettre. Cette même fédération ne l'invitera pas aux Jeux olympiques de Sidney, en 2000. Il ne doit d'y assister qu'à une invitation de la fédération étatsunienne. L'insertion professionnelle de Smith et Carlos est incertaine. Comme le font souvent les athlètes universitaires à l'époque, ils tentent une reconversion dans le football américain, sans beaucoup de succès. Ils gagnent leur vie quelque temps grâce à des petits boulots. Tommie Smith est finalement recruté comme coach d'athlétisme à Oberlin College (Ohio) puis au Santa Monica College (Californie). John Carlos fait partie du comité d'organisation des Jeux olympiques de Los Angeles (1984). Il déménage ensuite à Palm Springs (Californie) où il devient conseiller d'orientation dans un lycée de la ville. Ils se tiennent longtemps éloignés de tout engagement politique. En 2006, ils font le voyage en Australie pour porter le cercueil de Norman lors de ses funérailles.

## Conclusion

- 18 Les premiers témoignages de reconnaissance ne sont pas institutionnels mais populaires. L'image s'affiche par exemple sur des t-shirts. Tommie Smith raconte l'anecdote suivante : dans les années 1970, il croise un vendeur qui propose de tels t-shirts. Quand Smith lui demande s'il connaît les athlètes figurant dessus, le vendeur lui répond qu'il ignore leur nom, mais affirme qu'ils auraient été tués par balles pour avoir protesté lors des Jeux olympiques de... 1972<sup>29</sup>. Puis vient le temps de la reconnaissance officielle. Un tournant est pris en 2005, lorsqu'une statue est érigée sur le campus de San Jose State University, leur ancienne université<sup>30</sup>. C'est volontairement que le sculpteur n'a pas fait figurer Peter Norman, afin que les visiteurs puissent se faire photographier sur le podium, à la place où figurait le champion australien. En revanche, les trois athlètes figurent bien dans la statue du National Museum of African American History and Culture (NMAAHC) de Washington, D.C., inauguré en 2016. En 2012, le Parlement australien adopte une motion d'excuses à Peter Norman « pour le traitement qu'il a reçu à son retour en Australie et l'incapacité à reconnaître pleinement le rôle de modèle qu'il a joué avant sa mort prématurée en 2006<sup>31</sup> ». Le gouvernement australien le réhabilite de façon posthume, cinquante ans après les Jeux de Mexico, en 2018, en lui décernant la médaille du Mérite. En octobre 2019, la ville près de laquelle il a grandi, Melbourne, inaugure une statue à son effigie. Pour Smith et Carlos, la plus grande consécration officielle a lieu le 29 octobre 2016 : ils sont reçus ensemble à la Maison-Blanche par Barack Obama. « Leur puissante protestation silencieuse aux Jeux de 1968 fut controversée, mais elle a réveillé les consciences et ouvert de nouveaux horizons à ceux qui les ont suivis<sup>32</sup> », s'est félicité le président américain.
- 19 La « révolte de l'athlète noir », lancée à la rentrée de 1967, a donc connu un processus d'élargissement progressif de ses enjeux et de sa médiatisation, jusqu'à son apogée inattendu, le podium de Mexico. En réalité, la nature même de ces enjeux a connu une évolution : il s'agissait d'abord d'une lutte locale (San Jose State College) puis polycentrique (quelques dizaines d'universités) autour de la défense de meilleures conditions de vie pour les étudiants noirs et en particulier les athlètes. Si le projet de boycott olympique conserve la même stratégie d'action (le boycott), sa portée est bien différente et dépasse les frontières de l'université et même du pays : il esquisse les contours d'une politique de solidarité panafricaine (demande de boycott de l'Afrique du Sud et de la Rhodésie du Sud, puis refus de leur réadmission aux Jeux olympiques) et anti-impérialiste (soutien à Muhammad Ali). L'abandon du boycott semble compromettre définitivement cette dynamique et à cet égard, le geste de Smith et Carlos n'était guère prévisible malgré la politisation contestataire de ces deux athlètes et les rumeurs qui entouraient de possibles actions individuelles à Mexico. Néanmoins, on peut se demander si les symboles véhiculés par les deux athlètes ne correspondent pas à une renationalisation des enjeux de la mobilisation : les récits qu'ils livrent indiquent que les détails de leur mise en scène renvoient à la condition noire aux États-Unis, davantage qu'à l'oppression raciale à travers le monde. Mais à vrai dire, ce recentrement et ce resserrement de la problématique militante passent plutôt inaperçus aujourd'hui : la pluralité des interprétations possibles tend à s'effacer derrière la sobre dignité et la puissance esthétique qui se dégagent de cette image.

---

## NOTES

1. Sur le mouvement noir et les Jeux olympiques de Mexico, on peut consulter les ouvrages suivants : Amy Bass, *Not the Triumph but the Struggle. The 1968 Olympics and the Making of the Black Athlete*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002 ; Douglas Hartmann, *Race, Culture, and the Revolt of the Black Athlete. The 1968 Olympic Protests and their Aftermath*, Chicago, University of Chicago Press, 2003 ; Kevin B. Witherspoon, *Before the Eyes of the World. Mexico and the 1968 Olympic Games*, Ithaca, Northern Illinois University Press, 2008.
2. Sur le *Black Power*, voir notamment Peniel Joseph (dir.), *The Black Power Movement. Rethinking the Civil Rights Black Power Era*, New York, Routledge, 2006 ; Peniel E. Joseph, *Waiting 'Til the Midnight Hour: A Narrative History of Black Power in America*, New York, Henry Holt & Company Inc, 2006 ; William Van Deburg, *New Day in Babylon. The Black Power Movement and American Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.
3. Parmi ces organisations, citons en particulier la NAACP (*National Association for the Advancement of Colored People*), fondée au début du xx<sup>e</sup> siècle, et la SCLC (*Southern Christian Leadership Conference*) que préside Martin Luther King.
4. Martha Biondi, *The Black Revolution on Campus*, Berkeley, University of California Press, 2012.
5. Harry Edwards, *The Revolt of the Black Athlete*, Urbana, University of Illinois Press, 2017 [1969].
6. Harry Edwards, *The Struggle That Must Be: An Autobiography*, New York, Macmillan Publishing and Co., 1980, chapitre 12 : « Return to Speed City ».
7. Sur cet aspect, voir Harry Edwards, *Sociology of Sport*, Homewood (Ill.), The Dorsey Press, 1973, chapitre 6 (« The Coach »). Dans ce manuel qui se veut généraliste, Edwards fait une large place à la question des relations raciales.
8. Tommie Smith with David Steele, *Silent Gesture. The Autobiography of Tommie Smith*, Philadelphie, Temple University Press, 2007, p. 159.
9. David K. Wiggins, « “The Future of College Athletics Is at Stake:” Black Athletes and Racial Turmoil on Three Predominantly White University Campuses, 1968-1972 », *Journal of Sport History*, Vol. 15, No. 3, 1988, p. 304-333.
10. Via la décision rendue par une Cour fédérale de district en Alabama, et confirmée par un arrêt de la Cour suprême des États-Unis (arrêt *Browder v. Gayle*).
11. Sur la naissance du projet de boycott, voir A. Bass, *Not the Triumph but the Struggle*, *op. cit.*, p. 87-91.
12. « Negro athletes consider boycott of '68 Olympics », *Newark Star-Ledger*, 24 septembre 1967.
13. L'exigence de l'OCHR comprend également la Rhodésie du Sud.
14. Sa déclaration est reproduite en annexe de H. Edwards, *The Revolt of the Black Athlete*, *op. cit.*, p. 142-146. Sur les enjeux politiques de la conférence de Philadelphie, voir Lisa Veroni-Paccher, « Black Power 1968: “To Stumble is Not to Fall, but to Go Forward Faster” », *L'Ordinaire des Amériques*, 217, 2014 [En ligne] URL : <http://journals.openedition.org/orda/1624>.

15. « Owens Critical of Talk About Olympic Boycott », *Los Angeles Times*, 20 octobre 1967.
16. Jacques Portes, *Les États-Unis et la guerre du Vietnam*, Bruxelles, Complexe, 2008 [1993].
17. Sylvie Laurent, *Martin Luther King. Une biographie*, Paris, Seuil, 2015, chapitre 8, p. 388-420.
18. K. Witherspoon, *Before the Eyes of the World [...]*, op. cit., chapitre 4 : « Image Shattered – Tlatelolco. »
19. T. Smith, *Silent Gesture [...]*, op. cit., p. 139-141.
20. Charte olympique 1967, Partie V : « Protocole olympique », article 58 : « Distribution des prix », p. 41.
21. « Negroes Defiant on Victory Stand », *Chicago Daily News / AP*, 17 octobre 1968. L'expression employée est « a Nazi-like salute ».
22. Clayborne Carson, *In Struggle. SNCC and the Black Awakening of the 1960s*, Cambridge, Harvard University Press, 1981.
23. T. Smith, *Silent Gesture [...]*, op. cit., p. 16 et 22.
24. « Tommie Smith Tells Symbolism of Protest », *Los Angeles Times / AP*, 19 octobre 1968 : « *The glove on my right hand signifies power within black America.* »
25. Manfred Berg, *Popular Justice. A History of Lynching in America*, Lanham, Ivan R. Dee, 2011.
26. John Carlos, avec Dave Zirin, *The John Carlos Story*, Chicago, Haymarket Books, 2011, p. 120.
27. Benjamin G. Rader, *In Its Own Image. How Television Has Transformed Sports*, New York, The Free Press, 1984; Travis Vogan, *ABC Sports: The Rise and Fall of Network Sports Television*, Oakland, University of California Press, 2018.
28. J. Carlos, avec D. Zirin, *The John Carlos Story [...]*, op.cit., p. 132.
29. T. Smith, avec David Steele, *Silent Gesture [...]*, op. cit., p. 225-226.
30. Maureen Margaret Smith, « Frozen Fists in Speed City: The Statue as Twenty-First-Century Reparations », *Journal of Sport History*, 2009, vol. 36, n° 3, p. 393-414 [En ligne] URL : <https://www.jstor.org/stable/26405221>.
31. « *This House (...) apologises to Peter Norman for the treatment he received upon his return to Australia, and the failure to fully recognise his inspirational role before his untimely death in 2006* ». Texte intégral disponible à l'adresse suivante : <http://www.andrewleigh.com/3389>.
32. « *Their powerful silent protest in the 1968 Games was controversial, but it woke folks up and created greater opportunity for those that followed* ».

---

## RÉSUMÉS

**Résumé :** Le podium du 200 mètres masculin des Jeux olympiques de Mexico (1968) est l'une des images les plus célèbres du xx<sup>e</sup> siècle. Tommie Smith et John Carlos lèvent le poing pour protester contre la condition faite aux Noirs aux États-Unis. L'article se propose d'évoquer les origines militantes de ce geste. Il résulte d'un processus de politisation contestataire qui prend naissance sur le campus de San Jose State College (Californie), dans le contexte d'un mouvement étudiant dynamique à l'échelle du pays, et du succès rencontré par le mouvement du *Black Power*. La « révolte de l'athlète noir » se transfère bientôt de la scène universitaire à la scène olympique, ce qui provoque un élargissement des enjeux de la lutte. Le geste de Smith et Carlos se révèle être l'aboutissement inattendu d'une mobilisation qui semblait en perte de vitesse. Il suscite à l'époque des réactions contrastées, mais fait aujourd'hui l'objet d'une large reconnaissance.

**Abstract:** One of the most famous images of the 20th century is that of the men's 200-meter podium at the Mexico Olympics (1968). Tommie Smith and John Carlos raised their fists to protest against the condition of Blacks in the United States. This article aims to evoke the militant origins of this gesture, the result of a dissenting politicization process that began on the university campus of San Jose State College, in the context of student unrest across the country and the success of the Black Power movement. The "revolt of the Black athlete" soon transferred from the university scene to the Olympic scene, which increased the stakes in the struggle. Smith and Carlos's gesture turned out to be the unexpected outcome of a mobilization that seemed to be losing momentum. At the time, it provoked contrasting reactions, but today it is still widely recognized.

## INDEX

**Keywords :** History of images, Black athlete, Olympics, Black Power, activism

**Mots-clés :** Histoire des images, athlète noir, Jeux olympiques, Black Power, militantisme

**Index chronologique :** Époque contemporaine, XXe siècle, 1967, années 1960, 1968

**Index géographique :** États-Unis, San Jose (Californie)

## AUTEUR

### FRANÇOIS-RENÉ JULLIARD

Doctorant en histoire contemporaine, CHEC, Centre d'Histoire « Espaces et Cultures », Université Clermont-Auvergne, EA 1001 / CREA, Centre de recherches anglophones, Université Paris Nanterre, EA 370